L'ORGIE,

BALLET EN TROIS ACTES,

DE MM. SCRIBE ET CORALLI,

MUSIQUE DE M. CARAFA,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THEATRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
LE 18 JUILLET 1851.



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD S.-MARTIN, Nº 29-

1831.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

- · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·			•
DON CARLOS,	-	M.	MAZILLIER.
FERNAND,	-	M.	COULON.
MÉNÉSEZ, jeunes seigneurs	espagn	M.	FREMOLE.
ORDOVAL,	,	M.	DAUMONT.
DON HENRIQUEZ, gouverneur de Sé-			
ville, oncle de Don Carlos.		,	Mérante
HERMANCE, sa fille.		$\mathbf{M}^{\mathrm{lle}}$	Julia.
PHILIPPE, soldat.		M.	Simon.
MARIE, sa sœur.		\mathbf{M}^{11e}	LEGALLOIS.
DON JUANITO, leur père, vieux gentil-			
homme, ancien militaire.		M.	DESPLACES.
SIGNORA GAETANA, aubergiste du So-			
leil d'Or.			Élie.
JOHANNA.		M^{11e}	ROLAND.
INÉSILLE. ses nièces.		$\mathbf{M}^{\mathrm{lle}}$	LOUISA.
PEBLO, son premier garçon.	`.	M.	ELIE.
CRESPO, alcade.		M.	BÉGRAND.
UNE PAYSANNE.		$\mathbf{M}^{\mathrm{1le}}$	BROCARD.
LA FILLE DE MARIE.		La I	etite ***.

DANSE.

PREMIER ACTE.

Moines. MM. Faucher, Pégueux, Guiffare. Pélerins. MM. Lenoir, Coulon, Provost. Voyageur. M. Gaudouin.

Mendians. MM. Martin, Vincent, Alerme, Eli, Edouard, Gatiman, Paul.

Guitaristes. MM. Milot, Caré.

Alguazils. MM. Martin, Vincent Alerme, trois comparses.

Vieilland. M. Cornet.

Buveurs et danseurs. MM. L'enfant, Isambert, Olivier, Scio, Ragain, Cellarius, Duhant, Grakowski, Marins-Martin, Kaifer, Jaxoni aîné, Achille, Mérault jeune, Eugène, Grosneau, Steibolt.

VILLAGEOISES DANSEUSES. Mesdames Bassompierre, Ancelin, Leclercq, Pérès, Campan, Doutreville, Delacquit, Aline, Zoé Lami, Marisin, Augusta, Guichard, Bénard, Chavigni, Bourgoin, Jomard.

Aux tables. Mesdames Angélina, Monnet, Lecomte, Maison-Neuve, Sirat, Saulnier.

DEUXIÈME ACTE.

- M. Perot; mesdames Montessu, Dupont.
- Boleno. MM. Mazillier, Coulon, Frémole, Daumont, Simon, Mérault; mesdames Brocard, Legallois, Julia, Duvernet et Leroux.
- Officiers. MM. Grémico, Desplaces, Jaxoni, Lefèvre, Cassant, Gosset.
- PROMENEURS VILLAGEOIS. MM. Millot, Carré 1, Martin, Alerme, Bégrand, Faucher, Pégueux, Guiffard, Provost, Chatillon 2, L. Petit, Elie.
- MARCHANDS. MM. Goudouin, Cornet, Lenoir Coulon, Faucher 2.
- Musiciens. MM. Vincent, Gatineau, Elie 2, Mabile 1, Emile, Edouard.
- Petites villageoises. Mesdemoiselles Fitjames 5, Joséphine, Pajol, Blangi, Julia, Euphrasie, Ernestine, Dumilâtre, Lepetit.
- BATELIERS. MM. Paul, Alexandre, Caré 2, Adrien, Adolphe, Mérault 3, Armancey.
- Dans les barques. Mesdemoiselles Adèle, Baptiste, Eugénie, Félicité, Maria, Athalie.
 - Dans l'église. MM. Honoré, Charles, Dou, Mabile 2.
- Aussi dans l'église. Mesdemoiselles Virginie, Victorine, Renard, Elise.
- Dames de la ville. Mesdames Lacroix, Fitjames 1, Angé- lina, Petit, Leclerq, Bourgoin.
- Dames de table du premier acte. Mesdames Guillemain, Maison-Neuve; Sirat, Saulniers.
- VILLAGEOIS EN HABIT DE FÊTE. MM. L'enfant 2, Isambert, Oli-

- vier, Ragain, Frio, Cellarius, Duhant, Grakowski, Marins, Kaifer, Jaxoni 2, Achille, Marins, Eugène, Grosneau, Steibolt.
- VILLACEOISES EN HABITS DE FÊTE. Mademoiselles Ancelin, Pérès, Doutreville, Harchet, Bassompierre, Campan, Delacquit, Aline, Marisin, Zoé Lami, Augusta, Bénard, Rapiquet, Thorigni, Jomard.
- Proneneuses villageoises. Mesdames Eulalie, Tempies, Jacques, Guillemain, Jenny, Danse, Cava, Beauset, Fitjames 2, Albertine, Goutle, Saulnie 2.

TROISIÈME ACTE.

Mademoiselle Julia en mariée.

- Suite de la mariée. Mesdames Leroux, Perceval, Fourcisi, Duvernet.
- En costume de bal. Mesdames Angélina, Lacroix, Fitjames 2, Petit, Bourgoin, Leclerq, Delacquit, Aline, Pérès, Campan, Zoé Lami, Augusta, Guichard, Chavigni, Gomard, Bassompierre.
- MM. Grenier, Desplaces, Jaxoni 1, Lefèvre, Calland, Josset, Pégueux, Carnet, Steibolt, Grakowski, L'enfant 2, Olivier.
 - Au fond tous les autres personnages du deuxième acte.

L'ORGIE,

BALLET EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de l'hôtellerie du Soleil d'Or, aux environs de Séville.

Au fond, et par de grandes croisées qui sont ouvertes, on aperçoit une colline; et à l'horizon une campagne riante.

SCÈNE PREMIÈRE.

Plusieurs tables sont dressées dans l'hôtellerie. Des soldats, des moines, des paysans boivent et mangent ensemble à différentes tables. Au milieu du théâtre, des jeunes filles et des garçons du pays dansent des fandangos, pendant que d'autres jouent des castagnettes. La signora Gaëtana, l'aubergiste, va et vient, et sert tout le monde. Elle gronde Johanna et Inésille, ses nièces, qui, au lieu de servir les pratiques, prennent part de temps en temps à la danse. Elle secoue par le bras Peblo, son premier garçon, qui veut toujours s'asseoir et se reposer; elle lui montre différentes tables où on appelle; elle se retourne et voit Inésille, qui, tenant un plat et un broc de vin qu'on attend, s'amuse à danser, au risque de tout ren-

verser; sa colère. Les danseurs l'entourent. — Le fandango devient plus animé. On entend au dehors un bruit de chevaux; on s'arrête, et on écoute.

SCÈNE II.

On voit à travers les croisées du fond quatre jeunes seigneurs qui descendent de cheval; les domestiques tiennent les brides de leurs chevaux. Don Carlos et Fernand en habit de sous-lieutenans dans les gardes, Ménésez et Ordoval entrent en scène; un domestique en riche livrée se tient derrière eux et attend leurs ordres. — Retournez sans nous à la ville; nous souperons ici, à la campagne, au cabaret, ce sera une partîe de plaisir, si toutefois on peut nous y traiter dignement. — Comment donc! dit la Gaëtana, en faisant la révérence. — Ces messieurs seront ici comme des princes... Allons, petites filles, dit-elle à ses nièces; et toi, paresseux, dit-elle à Peblo, descendez à l'office, à la cuisine, tirez du vin, plumez des poulets; et préparez, époussetez le grand salon à côté (montrant une porte à doite), pour que ces messieurs puissent se reposer. Don Carlos jette une bourse bien garnie à l'aubergiste, qui renouvelle ses révérences. — Mais que nous ne vous dérangions pas, dit Fernand aux gens de l'auberge, nous payons à boire à tout le monde. Chacun se lève,

agite les chapeaux, crie: vivat... On apporte du vin à toutes les tables. — Et de plus, dit Carlos, dansons avec toutes les jeunes filles. En ce moment rentrent Johanna et Inésille; Fernand et Carlos les invitent. Ménésez et Ordoval invitent aussi deux autres jeunes filles. La danse recommence; mais Carlos et ses compagnons ne s'occupent qu'à faire la cour à leurs danseuses, les poursuivent, les embrassent. Peblo, le garçon d'auberge se fâche; d'autres amoureux font comme lui; les jeunes filles trouvent fort mauvais qu'on empêche les seigneurs de leur faire la cour, et elles leur présentent elles-mêmes leur main à baiser. La mauvaise humeur des amoureux redouble, ils menacent Carlos et ses amis qui se moquent d'eux; les paysans saisissent des bâtons; les moines veulent interposer leur autorité...Gaëtana rentre annonçant que le souper est servi. Les jeunes seigneurs embrassent encore une fois les jeunes filles, et entrent, en courant, dans la salle, où le repas les attend.

SCÈNE III.

Une partie des buveurs est sortie, l'autre forme différens groupes dans la salle d'auberge. Entrent Juanito, Philippe et Marie. Juanito, ancien militaire, en cheveux blancs, s'appuie sur Marie, sa fille; Philippe, son fils, porte un habit bourgeois; mais il a un chapeau militaire, un havresac

sur le dos et un bâton à la main. Marie est habillée comme on l'est à la ville : costume très simple.

Arrêtons-nous ici, dit Philippe à son père, vous devez être fatigué; ainsi que ma sœur; reposons-nous un instant dans cette auberge, et puisje continuerai ma route; je ne veux pas que vous me reconduisiez plus loin. Ils s'asseyent tous trois à une table, et Philippe ôte son havresac. — C'est un nouveau soldat, disent les paysans, en montrant les rubans qui sont à son chapeau; il est tombé à la milice, et va rejoindre son régiment... Bon courage, camarade ! et ils, lui donnent une poignée de main. — Merci, mes amis; mais laissez-moi, il faut que je fasse mes adieux à mon père et à ma sœur. Philippe, qui s'est fait servir du vin, en verse à son père, et boit à sa santé... le vieillard veut en faire autant... mais il ne peut... les pleurs inondent sa figure. Marie et Philippe cherchent à le consoler. — Allons, mon père, du courage! j'en reviendrai, soyez tranquille, et je reviendrai digne d'un vieux militaire tel que vous. — Non, je ne te reverrai plus, je le sens bien. — Je vous laisse avec ma sœur, qui embellira vos vieux jours; moi, je reviendrai avec l'épaulette. - Écoute, dit le vieillard, en tirant de sa poche un parchemin et un ruban rouge avec un liséré jaune. — Voilà qui t'appartient, je n'ai pas d'autre héritage à te laisser... mais tu es noble, ces papiers le prouvent, et lorsqu'un jour tu seras officier, tu porte-

ras aussi ce ruban. Adieu, conduis-toi en honnête homme, et en bon soldat, et reçois la bénédiction de ton père. Philippe se met à genoux, son père le bénit et l'embrasse. Pendant ce temps, Marie s'approche de la table où est resté le havresac de son frère: elle l'ouvre et y glisse une petite bourse qui contient toutes ses économies. Philippe se retourne, l'aperçoit, et veut l'en empêcher. Elle referme vivement le havresac et l'attache sur le dos de son frère, en lui disant: - Allons, il est temps de partir. Il embrasse sa sœur, serre la main de son père, et va s'éloigner. Mais le vieillard le retient. — Encore un instant, mon fils, laisse-nous te reconduire un peu plus loin. - Non pas, le jour s'avance, et il sera trop tard, pour que vous retourniez à la ville. — Je ne serai pas seul, je serai avec ta sœur. — Laisse-nous t'accompagner encore, seulement une demi-heure. — Vous le voulez, je ne demande pas mieux; venez, venez. Il paye l'hôtesse, donne le bras à son père et à sa sœur, et on les voit au fond, à travers les croisées, gravir lentement la colline et disparaître. La Gaëtana et quelques autres des gens de l'auberge les regardent sortir et leur souhaitent un bon voyage.

SCÈNE IV.

On entend un grand bruit dans l'appartement à gauche. Sort Peblo qui dit à l'hôtesse: -- Ce sont des diables, ils font un bruit, un tapage!... les entendez-vous? Ils ont déjà bu chacun deux ou trois bouteilles, et ils en demandent encore. -Va leur en donner; ils paient bien. Et elle met plusieurs bouteilles dans un panier. — Cela les achèvera, dit Peblo; car ils sont déjà joliment gais, et c'est tout au plus s'ils marchent droit. - Fais ce qu'on te dit : obéis. Et Peblo sort, emportant le panier de vin. Les autres convives se lèvent ; la nuit commence à venir. Il est temps de retourner à la ville: en ce moment sonnent sept heures; c'est l'Angelus. Les paysans et paysannes se mettent à genoux et disent leurs prières. Un moine leur donne la bénédiction. Ils sortent tous en souhaitant le bonsoir à l'hôtesse. Tout cela a lieu sur une musique lente et religieuse. La Gaëtana referme sur eux la porte du fond, et allume une lampe qu'elle place sur un petit guéridon à gauche. Des airs joyeux et bachiques se font entendre à droite, et Peblo sort tout effaré. — Les enragés! les enragés! les entendez-vous, signora? Ils cassent, ils brisent tout, et ils demandent du punch. J'ai voulu parler, et ils m'ont donné un sousslet; je me suis retourné, j'en

ai reçu un autre; et je me suis en allé, de peur que cela n'eût des suites plus graves.

SCÈNE V.

GAETANA, PEBLO, DON CARLOS, FERNAND, MENESEZ, ORDOVAL.

Ils entrent tenant encore à la main leurs serviettes. Ils sont très gais, très animés; mais pas encore tout-à-fait gris. Deux d'entre eux vont à la signora Gaëtana qu'ils trouvent charmante, et à qui ils font, en riant, une déclaration. Pendant ce temps, Carlos et Fernand se sont assis près de la table ronde, et frappent dessus en demandant du punch. Entre Inésille portant un grand vase tout allumé, et Johanna portant des verres et une cuiller. Les deux autres jeunes gens abandonnent l'hôtesse et viennent s'asseoir à côté de leurs camarades. Carlos debout, remplit les verres; ils boivent à la santé de l'hôtesse, et plusieurs verres de suite. Fernand se lève en chancelant, et présente un verre plein à Inésille et à Johanna qui refusent. Il s'adresse à la signora Gaëtana, tandis que Ménésez en présente également un à Peblo, et les sorce de boire et de trinquer ensemble. Carlos se lève et s'écrie: — Maintenant, le bal! — Le bal après le repas, c'est de rigueur. Il vous faut un orchestre, le voilà. Il prend une guitare attachée à

la muraille, la donne à Peblo en lui disant: --Joue, et joue bien, ou je t'assomme. Peblo esfrayé joue de la guitare, et Ordoval qui a saisi la cuiller à punch, la lève sur lui d'un air menaçant dès qu'il s'arrête ou tourne la tête. Pendant ce temps, Fernand et Ménésez ont invité Johanna et Inésille qu'ils forcent à danser un boléro. Gaëtana veut s'y opposer; mais Carlos l'oblige à s'asseoir, se met à côté d'elle, lui dit des galanteries, et chaque fois qu'elle veut se lever, il la retient par la taille. Le boléro devient plus vif, et, dans ce moment, Ordoval qui regarde ses compagnons, ennuyé de ne pas danser comme eux, va inviter la Gaëtana qui résiste. — Il le faut, il le faut, disent les jeunes gens en battant des mains. — Laissez-moi. — Nous ne te laisserons pas, que tu n'aies dansé une contredanse, une contredanse française. Allons, allons, tous en place. Chacun a pris une danseuse, et la Gaëlana dit: — Il le faut bien, pour qu'il s'en aillent. Carlos est le seul qui n'ait point de dame, et tout le monde se moque de lui. — Il m'en faut une; i'en aurai, quand je devrais faire une invitation sur la grande route. Il ouvre la porte du fond, et en ce moment on aperçoit Marie et son père qui viennent de reconduire Philippe, et qui descendent lentement la colline. — Une femme! s'écrie Carlos, une danseuse, voilà ce qu'il nous faut. Fernand veut le retenir : il lui échappe et s'élance au-devant de Marie. Fernand, en voulant le

suivre, heurte du pied la table où est la lampe, et la renverse. La chambre est dans l'obscurité, et n'est plus éclairée que par la lueur du bol de punch. Peblo profite de ce désordre pour s'évader par la porte à gauche, et fait signe qu'il va chercher mainforte.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CARLOS, tout-à-fait ivre, et traînant par la main MARIE, pâle et tremblante.

- Venez, venez, je le veux. Voilà, dit-il à ses compagnons, voilà ma danseuse. — Entre Juanito qui hâte ses pas pour venir défendre sa fille; il arrache sa main qui est dans celle de Carlos, et se met devant elle pour la protéger. Ménésez a été fermer la porte du fond, Ordoval celle à gauche. Carlos furieux se retourne vers le vieillard qu'il menace de la main. Juanito évite le soufflet qu'il voulait lui donner, et tire son épée. Carlos tire la sienne; Marie tombe évanouie sur une chaise à gauche. Carlos et Juanito croisent leurs épées, Fernand, Ménésez et les femmes effrayées veulent les séparer : Carlos fait sauter l'épée du vieillard; Fernand et Ménésez le retiennent et veulent l'entraîner. En ce moment, on frappe violemment à la porte à droite que l'on cherche à enfoncer : une des fenêtres à droite est brisée, et l'on aperçoit la tête de plusieurs alguazils. A cette vue,

Ménésez, Ordoval et Fernand qui tenaient Juanito, ouvrent la porte du fond et s'enfuient en l'entraînant.

Carlos resté le dernier veut les suivre; mais il se retourne et voit Marie qui est toujours évanouie; il va à elle, veut la faire revenir. Pendant ce temps, on frappe toujours à la porte à droite, et les alguazils se disposent à franchir la croisée. Sans s'effrayer, il prend Marie dans ses bras et s'enfuit par le fond en l'emportant avec lui. La porte est brisée: Peblo paraît conduisant d'autres alguazils. Mais, dans ce moment, on voit les jeunes gens qui sont remontés à cheval s'enfuir dans la campagne.

La toile tombe, le théâtre change.

SCENE VII.

on building I war of more our increase some of

Un appartement de don Carlos à Séville. — Appartement richement décoré; au fond, deux portes latérales, et dans l'entre-deux des portes à gauche, une large croisée; à droite, une cheminée sur laquelle sont deux bougies allumées. A côté, une porte secrète.

de de l'englione d'implie le lochielle d'élègie d'implie de l'englisse d

Il sort de l'appartement à droîte; il est pâle, égaré. Il referme la porte avec précaution, et va pour sortir. Il s'arrête en apercevant don Henriquez son oncle, et Hermance sa cousine.

SCÈNE VIII.

DON CARLOS, DON HENRIQUEZ son oncle, et HERMANCE sa fille.

Nous ne t'avons pas vu ce soir au salon, dit don Henriquez, et ta cousine et moi étions inquiets de ta santé. — En effet, dit Hermance, qu'avez-vous donc, mon cousin?... comme vous êtes pâle! ---Oui, je n'étais pas bien... je me sentais indisposé. Et il s'appuie en chancelant contre la table. — Est-ce qu'il se trouverait mal? dit Hermance; et je n'ai pas de sels... pas de flacons! — Peut-être, dit Henriquez, que dans sa chambre à coucher... Et il se dirige vers la porte secrète. Carlos revient vivement à lui, arrête son oncle par le bras, en lui disant: — Non, non, c'est inutile, je n'éprouve plus rien, et me sens parfaitement bien. — A la bonne heure; car avant de nous coucher, je voulais t'apprendre de bonnes nouvelles... La guerre est déclarée, et j'ai sollicité pour toi un régiment que le Roi m'a accordé; et voiciles épaulettes de colonel que je t'apporte. — Il serait possible! s'écrie Carlos avec joie! — C'est le prix de ta bonne conduite. — Ah! j'en suis indigne, se dit Carlos. à part, je ne l'ai pas mérité. — Dès demain, reprend don Henriquez, tu vas partir, et puis dans

quelques années, à ton retour... tu connais mes projets. Et il lui montre Hermance en souriant. -Tu épouseras ta cousine... Nous réunirons ensemble nos familles, nos fortunes: c'est là le rêve de ma vieillesse: je serai heureux si je le vois réalisé avant de mourir; et pour en assurer l'exécution, pour vous engager d'avance... je veux vous fiancer l'un et l'autre. Il unit leurs mains, et les bénit. Carlos tressaille et détourne la tête; puis arrachant brusquement sa main de celle de son oncle. — Je n'ai plus qu'un espoir, et qu'un moyen d'expier mes fautes. Demain, je pars... demain, dit-il, en montrant son épée, je me ferai tuer à la tête de mon régiment. — A merveille! dit Henriquez, qui voit son mouvement, et ne devine point sa pensée, conduis-toi en bon Espagnol, et au retour, voilà ma fille qui t'attend, et qui sera à toi. Entreut deux valets tenant des flambeaux. Hermance et Henriquez souhaitent le bonsoir à Carlos, qui embrasse son oncle, et veut baiser la main d'Hermance. — Allons donc, dit Henriquez, je te permets de l'embrasser; c'est permis entre fiancés. Ils sortent tous, referment la porte, et Carlos reste seul en scène.

SCÈNE IX.

CARLOS, seul.

The first of the second of the

Il écoute pendant quelque temps près de la porte, et fait signe que les pas s'éloignent, que son oncle et sa cousine rentrent dans leur appartement. Il s'élance vers la porte secrète; celle de la chambre où est Marie: il en pousse le bouton, le ressort part, et elle s'ouvre; puis, sur le point d'en franchir le seuil, il s'arrête: la honte le retient, il semble qu'il n'oserait affronter les regards de sa victime. Il va à la cheminée, éteint les deux bougies. Le théâtre est dans une obscurité complète. Alors, enhardi par la nuit, il entre dans la chambre, et il en ressort aussitôt.

SCÈNE X.

Carlos, tenant par la main Marie, qui se soutient à peine. Elle est pâle, en désordre; les cheveux épars; ses yeux fixes et immobiles font croire qu'elle a perdu la raison. Carlos la fait asseoir sur un fauteuil, puis désespéré et fondant en larmes, il se jette à ses genoux, à mains jointes, il implore son pardon. Marie, toujours immobile, ne lui répond pas. Il se hasarde alors à

prendre sa main froide et inanimée: il la serre dans les siennes. A ce mouvement, Marie revient à elle; elle se lève brusquement du fauteuil où elle est assise, repousse don Carlos avec horreur; elle veut s'enfuir, il la suit; elle s'arrache de ses bras et tombe à genoux. Carlos, effrayé, s'arrête. Elle s'adresse au ciel et à son père. — Mon dieu! mon père! secourez-moi, venez à mon aide! Puis elle jette un regard sur elle-même; la mémoire lui revient, elle se relève avec désespoir. — Ah! ils ne m'ont point entendue; ils m'ont abandonnée; je n'ai plus qu'à mourir. Carlos veut en vain l'arrêter, elle l'accable de reproches et des noms les plus odieux, appelle sur lui la justice humaine et la vengeance céleste. Carlos, anéanti et courbant la tête, recule devant elle, jusques près de la table où Marie aperçoit son épée; elle la saisit et veut s'en frapper. Carlos l'arrête, la désarme, la supplie de se calmer; il est prêt à lui obéir en tout. — Eh bien! je ne veux pas rester plus long-temps en ces lieux, j'en veux sortir à l'instant... Mon père! mon père! qu'on me rende mon père. — Ne craignez rien, je vais vous ramener près de lui; laissez-moi voir seulement si nous pouvons sortir sans danger, et si tout le monde dort dans la maison; attendez-moi ici; je reviens. Il sort et on l'entend en dehors fermer la porte au verrou. the professional and the second of the secon

The first of the same of the s

SCÈNE XI.

Marie seule, reste un instant debout et immobile au milieu de l'appartement, puis elle cherche ma gré l'obscurité à reconnaître les lieux où elle est. Elle s'avance à tâtons vers la droite où elle trouve une porte qu'elle ne peut ouvrir, puis la cheminée, et continuant vers la gauche du spectateur, elle arrive près de la croisée: elle l'ouvre, mais elle est arrêtée par la grille qui est scellée en dehors, comme à presque toutes les croisées en Espagne. En ce moment la lune, sortant des nuages, jette un rayon qui vient éclairer tout l'appartement. Marie examine attentivement et avec le plus grand soin tout ce qui l'environne, les ornemens de l'appartement, ses meubles, ses tapisseries, la disposition de la croisée, puis la cheminée en face. Elle aperçoit près de la glace, et à un des clous dorés, un chapelet enrichi de diamans et de pierres consacrées; elle le détache, l'examine; elle entend du bruit, le cache dans son sein, court à la fenêtre, qu'elle referme. Tout rentre dans l'obscurité, et elle attend celui qui va disposer de son sort.

SCÈNE XII.

Don Carlos, tenant un mouchoir à la main, et s'avançant avec précaution. — Personne ne m'a vu, tout le monde repose, venez. Il lui attache le mouchoir sur les yeux; puis il prend la main de Marie; et c'est lui qui tremble, ses genoux fléchissent. Enfin, rappelant son courage, il l'entraîne par la porte à droite.

LA TOILE TOMBE.

endigen i kreiginniss i si si si si si si ma tem e si territori e e e e

omnigration (vol. digitalism) in the first to the file of the file of the

-Panton I dens decidita d'Espa de la fina de la come de

- Darge de la la la completa de la la la completa de la la completa de la completa della complet

ACTE II.

Cinq ans après. Un joli village sur les bords du Guadalquivir, à quelques lieues de Séville. A droite au fond, la grille dorée d'un magnifique château. Au fond, presqu'en face, une cabane couverte en chaume, avec un escalier extérieur conduisant au premier étage. A gauche, sur le premier plan, la porte d'une ferme. A droite, sur le premier plan, un banc de gazon au pied d'un arbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

C'est la fête du village. Crespo, l'alcade, arrive au son tambour, suivi de tous les paysans et des marchands forains; il fait afficher sur un poteau une pancarte où l'on distingue ces mots : Fête patronale du village. Il apprend aux jeunes gens qu'il y aura un tir au fusil, et que monseigneur, dont il montre le château, a voulu se charger de donner lui-même le prix au vainqueur: un prix de vingt ducats; il indique aux marchands forains la place que chacun d'eux devra occuper avec sa boutique. Il y aura ensuite bal champêtre, et il recommande aux garcons et aux jeunes filles la plus grande décence, attendu que monseigneur et toutes les dames du château feront au village l'honneur d'y assister. Arrive un paysan qui sort du château et lui apporte une lettre. — Tous les embarras à la fois, s'écrie l'Alcade! Monseigneur me prévient qu'une compagnie de soldats arrive ce soir en ce village, et qu'il faudra les loger. — Des militaires! s'écrient les jeunes filles avec joie. — Des billets de logement à écrire! s'écrie l'alcade. Allons, allons, venez, venez et continuons notre proclamation. L'Alcade et tous les paysans sortent au son du tambour.

SCENE II.

Marie sortant de la ferme à gauche, tenant une couronne de bleuets. Elle s'avance avec précaution, regarde autour d'elle si personne ne l'aperçoit, puis s'approchant de la chaumière qui est au fond à gauche, elle frappe légèrement à la porte. — Sort une paysanne tenant par la main un enfant de quatre ans à peu près. Marie le prend dans ses bras, l'apporte sur le banc à droite, sur le devant du théâtre, l'embrasse, le caresse, lui met sur la tête la couronne de bleuets, arrange ses cheveux, et finit par danser autour de lui. En ce moment on entend une fanfare de cor.

SCENE III.

On voit paraître don Henriquez et don Carlos. Fernand, qui a les épaulettes de capitaine, donne

la main à Hermance; plusieurs jeunes gens-et jeunes dames reviennent de la promenade; au fond, des valets de pied. Hermance et les jeunes dames, accablés par la chaleur, s'asseient sur le banc où sur les chaises qui sont à droite. Fernand s'appuie sur la chaise d'Hermance, et paraît plein d'attentions pour elle. Henriquez et Carlos sont debout au milieu du théâtre. Carlos, en uniforme de général, est plus grave, plus posé qu'au premier acte; il est rêveur. Don Henriquez lui fait remarquer le joli groupe que forment à droite les jeunes dames et les jeunes chasseurs. En ce moment Carlos aperçoit Marie qu'il salue; puis, voyant près d'elle une petite fille qu'il trouve fort jolie, il demande à qui elle est. Marie embarrassée baisse les yeux, et montre la paysanne en disant: Je crois que c'est sa mère. Les dames du château veulent caresser cet enfant; mais Marie fait signe à la paysanne de l'emmener dans la chaumière, puis elle va faire sa révérence à Henriquez ainsi qu'aux dames du château. — Ah! ah! dit Henriquez à Carlos, c'est la jolie petite fermière de ce village; elle est charmante, n'est-ce pas? et un air si modeste, si réservé! — Oui, dit Carlos, elle a certainement l'air au-dessus de sa condition. Mais pourquoi, Marie, êtes-vous toujours triste et mélancolique? pourquoi, depuis deux ans que j'ai acheté ce château, et que je vous ai vue ici pour la première fois, vous tenez-vous toujours à l'écart,

et ne prenez-vous jamais part aux jeux de vos compagnes? — Marie embarrassée évite de répondre, et voyant les jeunes dames qui ont bien chaud, elle leur propose du lait de la ferme. — Attendez, dit Fernand, je vais vous aider. — Il entre à la ferme, et en ressort un instant après, portant une jatte de lait, tandis que Marie porte des tasses qu'elle distribue aux jeunes dames qui toutes assises déjeunent sous l'ombrage des arbres.

Henriquez prend Carlos par la main, lui montre Hermance sa fille, et lui indiquant du doigt son anneau de fiançailles: — Eh bien, semble-t-il lui dire, nos projets de mariage quand les réalisonsnous? Te voilà général, tu es riche, tout ce domaine t'appartient; à quand la noce? — Pendant ce temps, Fernand qui est entre eux et Hermance les écoute avec inquiétude. — Nous verrons, dit Carlos avec indifférence et préoccupé d'une autre idée. — A la bonne heure, j'y compte, dit Henriquez en lui donnant une poignée de main. A ce geste, Fernand effrayé laisse tomber la tasse de lait et la cuiller qu'il tenait. Hermance et les dames se meltent à rire. Henriquez, les jeunes gens et les dames rentrent au château. Marie, qui a repris la jatte de lait, les tasses et les cuillers, rentre à la terme.

SCENE IV.

FERNAND, HERMANCE.

Fernand retient Hermance qui s'apprêtait à suivre son père. — Que vouliez-vous? dit Hermance, qui voit son trouble. — Mais, c'est que tantôt ici, à la fête du village, il y aura un bal champêtre, et je voudrais bien être le premier à danser avec vous. — Hermance fait la révérence, et accepte. - Ah! je voudrais bien qu'il n'y eût que moi, qu'il n'y en eût pas d'autres. — Ce n'est pas possible; il y a Carlos, mon cousin, mon fiancé, que je ne pourrais pas refuser. — Pourquoi donc? il est si froid auprès de vous, si indifférent, que cela n'a pas l'air de lui faire grand plaisir, tandis que moi je vous aime tant, et il y a si long-temps que je suis malheureux. — Hermance baisse les yeux, et veut s'éloigner. — Ah! restez; pourquoi refuser de m'entendre? Je sais que vous êtes promise à un autre; mais si cet hymen n'avait pas lieu, s'il venait à se rompre, dites-moi que vous me verriez sans peine me mettre sur les rangs; que vos regards du moins me le disent. — Hermance, par un mouvement involontaire, le regarde vivement, puis baisse les yeux en rougissant. — Ah! je n'en demande pas davantage, et puisqu'il m'est permis d'espérer, il n'y a pas de chagrins et de malheurs que je ne puisse défier. — On entend une musique militaire, dont le bruit approche et augmente; les habitans du village et Marie sortent de leur maison.

SCÈNE V.

HERMANCE, FERNAND, MARIE, CRESPO, tenant plusieurs papiers à la main; tout le village.

Une compagnie de grenadiers espagnols, commandée par un capitaine, désile au fond du théâtre. -Ce sont, dit Crespo, les soldats que nous attendons, et à qui je vais distribuer des billets de logement. — Le capitaine fait manœuvrer sa compagnie; puis fait signe: Haut les armes, rompez les rangs. Il redescend le théâtre avec eux. Marie, l'apercevant, pousse un cri, et court se jeter dans ses bras. — C'est son frère... c'est Philippe! Fernand, Hermance, et Crespo prennent part à leur bonheur. — Que je te regarde, dit Marie à son frère! comme tu es changé, comme tu es brun! et cet habit, et cette épaulette! comme cela te sied bien! que je suis sière de pouvoir dire: C'est là mon frère! — Et mon père, dit Philippe, où est-il? — Hélas! il avait raison, il ne devait plus te revoir; il n'est plus, tu devais bien t'en douter. — Philippe ôte respectueusement son chapeau, lève les yeux

au ciel, et essuie une larme. — Et toi, ma sœur, et toi, qu'es-tu devenue? — J'ai abandonné la ville où je ne pouvais rester, et simple fermière, j'ai tâché de vivre ici, ignorée et tranquille. Je t'ai retrouvée, je ne te quitte plus. Que je suis heureux! embrasse moi encore.

SCENE VI.

les précédens, CARLOS qui arrive au moment où Marie est dans les bras de Philippe.

Cédant à un premier mouvement dont il n'est pas le maître, il va à Philippe qu'il prend rudement par le bras. — Qui êtes-vous? d'où vous vient tant d'audace? — Mon général, dit Philippe qui salue militairement, c'est ma sœur. — Carlos, honteux d'une vivacité qui a manqué le trahir, cherche à se remettre de son trouble, tend la main à Philippe, et cause avec lui. Il voit avec plaisir l'épaulette d'officier qu'il porte, puis remarque avec surprise l'ordre dont il est décoré. D'où te vient-il? — J'ai le droit de m'en parer.... mon père était gentilhomme. — Ah! que je suis heureux! s'écrie don Carlos en serrant la main de Philippe, et en regardant Marie. — Et pourquoi?

Carlos avoue alors à Philippe que depuis long-

temps il aimait quelqu'un. Emotion de Marie. -Sans doute, dit Philippe, quelqu'un d'un haut rang... quelqu'une des dames du château?—Non, c'était de ce côté, montraut le village, que se portaient mes vœux; c'était une paysanne, une fermière, et sentant, à cause de mon rang et de ma noblesse, qu'un pareil mariage était impossible et me brouillerait avec ma famille... je renfermais cet amour dans mon cœur... je le cachais à tout le monde, et je vivais désespéré et malheureux. Mais, grace au ciel, cette personne, quoique pauvre, est noble et d'une bonne famille, je puis l'épouser; et cette personne, dit-il en montrant Marie, c'est elle... c'est ta sœur! Étonnement de Philippe et de Marie. — Oui, mon ami, dit Carlos à Philippe, je viens te la demander en mariage: veux-tu me la donner? Transporté de joie, Philippe ne peut croire à un tel bonheur. Carlos veut prendre la main de Marie. Elle la retire, et cache sa tête dans ses mains. — O ciel! s'écrie don Carlos, elle refuse, elle ne m'aimait pas. - Moi, ne pas vous aimer! dit Marie. Depuis le jour où je vous ai vu, mon cœur a été à vous, et j'ai fait de vains efforts pour vous le cacher. Comment résister à tant de bonté et de générosité? — Eh bien! alors pourquoi refuser ma main? dit Carlos. — Pourquoi repousser, dit Philippe, le sort brillant qui nous est offert, et qui replace notre samille dans le rang dont elle était déchue? — Il le faut;

je le dois; l'honneur me le commande. - Mais encore, quelles raisons? — Dieu le sait, mon père aussi; mais vous ne pouvez le savoir. Tout ce que je puis dire, c'est que je vous aime plus que jamais, c'est que, jusqu'au tombeau, je me rappellerai cette offre généreuse qui remplit mon cœur de joie et de reconnaissance. Adieu, soyez heureux... mais sans moi; je ferai des vœux pour votre bonheur. Et elle fond en larmes, et les sanglots coupent sa voix. Surprise et désespoir de Carlos. — Marie, Marie... revenez à vous... Du silence, dit Philippe, tout le village vient de ce côté... C'est quelque caprice, dit-il à Carlos, quelque vœu peut-être qu'elle a fait au ciel... Je le saurai, et puisqu'elle vous aime, il faudra bien qu'elle soit à vous, et qu'elle m'obéisse. Il regarde avec colère sa sœur, qui se bâte d'essuyer ses larmes, tandis que Carlos, empressé près d'elle, la regarde avec inquiétude et avec amour.

SCENE VII.

NAND, HERMANCE, tous les jeunes gens et les dames du château, soldats de la compagnie de Philippe, tous les habitans du village. Pendant la scène prédédente, la nuit est venue.

Des deux côtés du théâtre, les marchands forains ont établi leurs boutiques. Au fond, sur le

Guadalquivir, des barques éclairées et pavoisées. Des fanfares; un nombreux orchestre se place sur une estrade, et le bal champêtre commence. Henriquez et sa fille se sont assis à droite. Il y a une chaise vide à côté d'Hermance. Henriquez fait signe de la main à Carlos de s'y placer; mais il n'y fait pas attention, et s'assied à côté de Marie. Fernand alors s'empare avec joie de la place vacante, et cause vivement avec Hermance. Divertissement. Première entrée de ballet, pendant lequel Crespo vient causer avec Fernand, et lui demander ses ordres pour le feu d'artifice qu'on vient de placer au fond du théâtre.

Après la première entrée, Henriquez fait signe à Carlos d'engager sa fille; il se lève lentement et d'un air indifférent. Mais Fernand, plus prompt, a déjà offert sa main à Hermance qui l'a acceptée. Carlos fait un mouvement de joie, et court avec empressement engager Marie, qui, troublée, hésite et voudrait refuser. Mais Philippe la regarde d'un air sévère, et elle accepte.

Bolero à huit, après lequel un villageois danse avec deux paysannes. Pendant ce temps, Crespo est venu trouver Fernard; il lui dit: Est-ce le moment?—Oui, dit Fernand, je vais donner le signal.
—Il frappe trois coups dans ses mains; en ce moment part une fusée. —Tous les danseurs s'arrêtent, se retournent, montent sur des chaises. — Désordre et tableau d'un feu d'artifice. On met le

feu au soleil qui est près de la cabane a gauche... Des débris enflammés tombent sur la couverture qui est en chaume, et en un instant la toiture est en feu. -Moment d'effroi général. -On s'élance, on s'empresse pour réparer le mal. — Henriquez, Hermance, les dames rentrent au château chercher des secours... Les jeunes gens courent au Guadalquivir, et forment la chaîne... Marie, qui jusque-là était restée triste et pensive, et sans prendre part à ce qui se passait, lève les yeux, aperçoit la chaumière en feu, pousse un cri, et malgré Philippe, qui veut la retenir, franchit l'escalier que déjâ gagnent les flammes, et se précipite dans la chambre au premier étage... Don Carlos, Philippe se disposent à la suivre, lorsqu'elle reparaît au balcon, pâle et échevelée, tenant un enfant dans ses bras. - Les flammes l'environnent. L'escalier est en feu. - On lui fait signe de jeter l'enfant dans les bras qu'on lui tend... Elle ne peut s'en séparer; elle le serre contre son cœur, le couvre de son corps; mais l'incendie augmente, elle ne songe qu'au salut de sa fille; elle la jette sur un matelas que l'on vient de placer sous le balcon. Elle attache ensuite un drap au pilier qui soutient la toiture, se laisse glisser jusqu'en bas, et en ce moment l'escalier s'écroule. Marie frappé de terreur chancelle et tombe évanouie entre les bras de Carlos, qui la porte sur le devant du théâtre. On s'empresse autour d'elle, et l'on s'efforce de la rappeler.

à la vie... Peu à peu elle revient; elle reprend connaissance, mais son premier mouvement est de regarder autour d'elle avec effroi. Où est-elle? Où est-elle? Je ne la vois pas... Vous ne répondez pas... Elle n'est plus. — Désespoir d'une mère. — Elle se frappe la tête, se meurtrit le sein, se tord les bras, se lève avec égarement, et comme ayant perdu la raison; puis, regardant à sa droite, elle aperçoit son enfant dans les bras de Philippe... Elle pousse un cri, court à lui, le prend dans ses bras, le serre contre son cœur, le couvre de ses baisers, se jette à genoux pour être plus près de lui, le regarde encore, pour être sûre que c'est lui...qu'il existe. -Le délire de la joie a succédé au désespoir. -Carlos inquiet et étonné s'approche. Philippe veut lui ôter cet enfant, mais elle le saisit avec force... M'ôter ma fille! — Grand Dieu! que dit-elle? — Oui, oui, s'écrie-t-elle avec fierté et exaltation, et en pressant l'enfant contre son cœur... c'est à moi, c'est mon enfant.—Malheureuse, lui dit Philippe, en lui prenant la main avec force! — Dieu! s'écrie Marie qui revient à elle, où suis-je, et qu'ai-je dit !... et elle rencontre les yeux de Carlos, qui la regarde avec mépris. — Fureur de Philippe. - Désespoir de Marie. - Pendant ce temps, les jeunes gens, qui au fond du théâtre avaient formé la chaîne, se sont rendus maîtres du feu, qui est éteint, et n'a point gagné d'autres maisons.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HENRIQUEZ, HERMANCE, FERNAND sortant du château.

Carlos honteux, désespéré, rougissant de luimême et d'une indigne passion, court au-devant d'Henriquez, lui prend la main, et lui montrant Hermance, lui dit vivement: — Donnez-moi ma cousine, je l'épouse, et dès demain. Joie d'Henriquez, qui court à Hermance, et joint sa main à celle de Carlos. Carlos jette sur Marie un regard de satisfaction et de vengeance. Hermance baisse les yeux et soupire. Fernand est désespéré, Philippe est furieux. Marie cache sa tête dans ses mains, et Henriquez, levant au ciel ses yeux rayonnans de joie, étend ses mains sur ses deux enfans qu'il bénit.

LA TOILE TOMBE.

ACTE III.

L'appartement de don Carlos à Séville, comme il étail au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Burger is (1973) Burger of Survey I to the ... A droite du spectateur Hermance est environnée de ses femmes qui achèvent la toilette de la mariée. Elle regarde d'un air triste son costume de noce, et soupire. Assis en face d'elle, dans un large fauteuil, don Heniquez son père la regarde avec satisfaction, et donne ses avis sur sa toilette, et sur la manière d'arranger le voile. Une des femmes lui présente le bouquet de la mariée. Il appelle sa fille, qui s'approche de lui les yeux baissés; il attache lui-même le bouquet à sa ceinture, et rit, en voyant son air timide. Fernand entr'ouvre la porte à gauche; mais apercevant Henriquez, il la referme et se retire. Henriquez embrasse sa fille sur le front, la regarde encore avec contentement et orgueil paternel. — C'est bien, rien ne manque à ta toilette, je vais avertir le marié de venir prendre la future. Il sort avec les femmes d'Hermance.

SCENE II.

Hermance, seule un instant, puis Fernand sortant par la porte à gauche. Il contemple Hermance avec douleur: — Qu'elle est belle! et elle est perdue pour moi! Hermance lève les yeux, l'aperçoit, et veut se retirer. - Restez, de grace. - Je ne le puis, le devoir me le désend. Je vais appartenir à un autre. - Un instant encore, ce seront mes derniers adieux, et puis j'irai me faire tuer loin de vous. Geste d'effroi d'Hermance, et Fernand s'arrête. — Vous daignez donc encore prendre intérêt à mon sort! je ne l'oublierai point, et je vous aimerai toujours. — Hermance baisse les yeux et ne répond pas; mais avec émotion elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Il saisit cette main, et s'empare du mouchoir qu'elle tenait, et le porte à ses lèvres. Hermance veut le ravoir, et le lui redemande d'un air suppliant. — Jamais! jamais! Et il le cache dans son sein. — Adieu, lui dit Hermance. - Adieu, répond Fernand, qui ne peut la quitter. Et il baise sa main. Paraît Carlos.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CARLOS.

Il est entré, sombre et rêveur, et n'a pas vu les deux amans, qui se hâtent de cacher leur trouble. Il donne une poignée de main à Fernand, et salue froidement Hermance. — Quelle indifférence, s'écrie Fernand indigné! Ah! si j'étais à sa place!... Et c'est à lui qu'elle va appartenir! Carlos a pris la main d'Hermance et reçoit avec elle les conviés qui arrivent.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON HENRIQUEZ, SEIGNEURS et DAMES de Séville, qui viennent pour les noces de don Carlos.

Divertissement. Un pas dansé par Hermance, et plusieurs autres de ses compagnes. A la fin du divertissement, don Henriquez annonce que tout est prêt à la chapelle, et qu'on y attend les époux. A cette nouvelle, Fernand, désolé, jette un dernier regard sur Hermance. Le cortége se forme. Tous les conviés défilent. Henriquez donne la main à sa fille, et sort avec elle par la porte du fond. Carlos, qui est plongé dans ses réflexions, s'aperçoit qu'il est resté le dernier, et s'apprête à

les suivre, lorsque Philippe et Marie paraissent à la porte à droite. Carlos étonné s'arrête.

SCENE V.

CARLOS, PHILIPPE, MARIE.

Philippe, pâle et triste, donne le bras à Marie qui tient ses yeux baissés; tous deux sont en costume de voyage. — Où allez-vous ainsi, leur dit Carlos? — Nous quittons ce pays où après l'éclat d'hier nous ne pouvons plus rester; ma sœur n'a plus que moi d'appui, je lui ai pardonné, je ne l'abandonnerai pas; je partirai avec elle et nous irons bien loin d'ici. Affliction de Carlos. — Mais pour cela, continue Philippe, il faut que vous me donniez mon congé. Voilà mon épée, et il la dépose sur la table; mon épaulette à laquelle je renonce, acceptez ma démission et signez-moi un permis de départ. — Tu l'auras, dit Carlos qui n'ose regarder Marie, viens ici à côté, je vais te l'écrire, et il emmène dans l'appartement à gauche Philippe qui fait signe à sa sœur de l'attendre un instant.

SCENE VI.

MARIE, seule.

Elle reste quelque temps dans le fauteuil où elle est assise, pensive, la tête baissée, et plongée dans ses réflexions. Puis levant les yeux et regardant lentement autour d'elle, un souvenir vague et confus se présente à son esprit; elle regarde une seconde sois, et la vérité lui arrive. Ce n'est plus une illusion; elle reconnaît ces lieux, et par un mouvement d'effroi, plus rapide que la pensée, elle se croit encore en danger. Elle veut fuir, puis, honteuse de sa frayeur, elle s'arrête, elle revient, elle s'enhardit, et regarde encore, mais non sans crainte, l'appartement où elle se trouve. Voici les lambris, les ornemens, les tableaux, tels gu'elle les a déja vus... Et cette fenêtre, c'est celle qu'elle a ouverte, et cette cheminée, où était ce chapelet. Tous ses souvenirs lui reviennent à la fois. Oui, oui, plus de doute; elle est ici chez son ravissseur... chez celui à qui elle doit tous les malheurs de sa vie. Dans l'exaltation où elle est, elle parcourt vivement l'appartement. — Que faire? à qui demander vengeance? Ah! c'est Philippe! c'est mon frère... c'est le ciel qui me l'envoie.

SCENE VII.

MARIE, PHILIPPE, tenant à la main le papier que vient de lui donner Carlos, qui sort en même temps que lui.

Marie court vivement à son frère, le prend par la main. — Qu'a-t-elle donc, se disent Philippe et Carlos effrayés. — Ces lieux où l'on ma entraînée de force, où l'on m'a enfermée, c'est ici. — Que dit-elle? — Oui, j'étais là, à genoux, implorant le ciel, t'implorant, mon frère, et c'est là qu'il me poursuivait de ses transports; là, je m'échappais de ses bras... là... il couvrait mes yeux de ce bandeau...

Carlos, pendant qu'elle parle, suit avec effroi tous ses gestes et ses mouvemens. — Là, continue Marie en montrant la cheminée, j'ai pris ce chapelet, témoignage de son crime. — Plus de doute, s'écrie Carlos, ce coupable, ce criminel, c'est moi. Philippe, furieux, veut saisir son épée. Marie jette un cri, se précipite dans la chambre à droite, en sort, tenant son enfant qu'elle jette dans les bras de Carlos, qui se précipite à ses pieds.

to the first of the second of

Control of the second of the second of the

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

En ce moment s'ouvrent les trois portes du fond... Henriquez, Hermance, Fernand, et tous les conviés qui venaient chercher Carlos s'arrêtent stupéfaits, en voyant Marie dans ses bras.... Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie Henriquez étonné. — Je suis si coupable envers tous deux, répond Carlos en montrant sa fille et Marie, que je n'ai devant Dieu et devant les hommes qu'un seul moyen d'expier mon crime, et je l'épouse... Elle sera ma femme...-Fernand enchanté lui saute au cou, l'embrasse, pendant qu'Henriquez se retournant vers sa fille, lui dit: Tu seras sensible autant que moi à un tel affront. — Pas du tout, répond Hermance avec joie, je ne l'épousais que pour vous obéir, et je crois même que j'en aime un autre. — Et qui donc? — C'est moi, dit Fernand, moi qui vous la demande à genoux. Hermance et Fernand s'inclinent devant Henriquez... Carlos et Marie intercèdent aussi. L'enfant voyant tout le monde qui prie, se met aussi à genoux, et joint les mains. — Henriquez troublé, attendri, hésite quelques instans, jette sur le général un regard de regret, puis relève sa fille, l'embrasse, et l'unit au jeune capitaine.

TABLEAU.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.